

Nicolas Crousse, *Mon père*, Lettre au poète qui bruissait – Jean-Louis Crousse, *La nuit s'achève*, anthologie poétique, *Le somnambule équivoque*, 140 pp., 15 €.

Etrangement, par moments, c'est Nicolas qui se sent l'aîné, qui prend son père par la main, le morigène et l'encourage. Comme si ce n'était pas fini, et qu'il y avait encore du chemin à parcourir, des choix à faire, des décisions à prendre. Parce que l'indécis, comme un personnage de Watteau, se promenait en ces parcs assombris, en ces nuits privées d'étoiles. Parce que rien, jamais, n'est vraiment fini. Parce que la vie du père se continue dans la vie du fils, et que nous portons en nous, sans le savoir, notre part d'éternité. *Tu seras partout là où j'irai, nous dit-il* p.59. Fardeau parfois gênant, comme une ressemblance dont nous chercherions à nous défaire. *Des adieux insoucians et graves*, nous dit-il à la p.48. Ce livre qui se présente comme la chronique d'une mort annoncée est en réalité un livre de vie. C'est pourquoi (p.58) l'amitié est gênante, entre père et fils. Elle fait sortir du rang. Elle fausse les perspectives. Elle démolit un mur qui nous protégeait, qui nous séparait de la mort. Tant qu'il est là, je ne peux pas mourir. Et puis soudain, il n'est plus là, la mort devient possible, et aussi l'amitié. On se découvre aussi fragile que lui. C'est peut-être le sens profond de leurs plaisanteries. On ne plaisante bien qu'à propos de ce dont on a peur.

Est-il besoin de le dire? Le talent du père s'est transmis au fils, avec un ton moins léger, parfois (encore que...), plus décidé peut-être:

*Le deuil est une étrange lèpre. Tout à coup, son parfum puissant vous précède, et le monde se coupe en deux. Il y a sur votre passage ceux qui viennent à vous, des biscuits dans le coeur. Et puis il y a ceux, un peu paniqués, qui prennent la tangente et vous fuient comme la peste. En somme, plus rien n'est innocent.*

Après la voix du fils, voici celle du père:

*Aujourd'hui, j'ai mangé ma peur.*

*Elle était encore là, à traîner en grands cernes autour de mes yeux. Elle était là. Je la connais, cette enfant sournoise, c'est la bâtarde qui me suit.*

*Quand je peux l'ignorer, certes je l'ignore, mais toujours, à de certains moments, je me trahis, quand le jour est trop doux, vraiment et que je me rappelle, que je me rappelle quoi?...à cause de ce trop de douceur, c'est alors que je jette un regard sur tout ce qui traîne autour de moi, et c'est tout de suite sa main furtive, fiévreuse, sa petite main sournoise qui prend la mienne. Le moyen, alors, de s'en débarrasser! Cette fois-ci, une idée folle m'a traversé la tête, je l'ai crue bonne, comme je me trompais! "Dévore ta peur! Dévore ta peur!" me disait cette idée. Ce que je fis de sang froid. Je l'ai bel et bien dévorée. Déormais elle ne rôde plus, elle ne me suit plus, elle a trouvé mieux, elle a trouvé refuge en moi. C'est l'équipière parfaite, surtout quand le jour est trop doux, vraiment et s'attarde en son trop de douceur.*

Je m'en voudrais d'ajouter d'autres commentaires. Ce ne serait que mauvaise littérature, alors que c'est leur voix, leur voix à eux deux, qu'il convient d'écouter.

Joseph Bodson